

## Dorothee Legrand

### Donner lieu : parler au cœur hors de la cité \*

C'est l'histoire de Grace <sup>1</sup>, exilée nigériane, prostituée au bois de Vincennes, elle a plus d'une fois touché la mort et vend des morceaux de son corps pour payer sa dette aux passeurs. Elle rencontre Gabrielle qui maraude, propose du thé, des préservatifs, des cours de français, quelques minutes pour s'asseoir, pour se réchauffer, pour parler. Gabrielle est « au cœur de la cité » et donne lieu à la parole de Grace.

Parce que ton père l'aurait voulu, parce que tu es l'aînée, parce qu'il faut aider ta mère, parce qu'il faut échapper au mariage forcé, tu pars de chez toi, et depuis, tu n'as plus que de faux papiers d'identité. Grace est un « faux nom », elle porte des perruques, des costumes, un peu comme une actrice de cinéma, « tout est faux, et pourtant c'est vrai <sup>2</sup> ».

Au pays, tu as prêté serment : « Je paierai ma dette », « je ne parlerai à personne <sup>3</sup> ». Si tu parles, toute la famille sera en danger, « si tu ouvres la bouche, ta langue tombera, ton sexe pourrira <sup>4</sup> ».

De Benin City à Paris, tu racontes chaque fois une nouvelle histoire pour pouvoir continuer à avancer <sup>5</sup>. Arrivée en Europe, « tu peux obtenir un permis de séjour pour protection sociale si tu racontes ta vraie histoire, mais comme il vaut mieux pour toi et ta famille que tu la racontes surtout pas, ton histoire <sup>6</sup> », tu fermes ta bouche.

Pour continuer le voyage, au fur et à mesure, « il faut inventer », l'histoire que tu racontes dépend d'où tu te trouves, le réseau te vend des histoires, « une histoire, deux cents euros ! », « tu n'as plus ton histoire, [...] Tu te perds dans les histoires », tu ne sais plus qui tu dois être pour vivre <sup>7</sup>.

« Moi je me racontais des histoires même quand j'étais avec les hommes, quand il fallait faire ce travail, je me racontais des histoires dans ma tête pour supporter <sup>8</sup>. »

Gabrielle raconte : Grace fonctionnait « sur un mode automatique », elle était incapable « de penser, de se défendre », comme hypnotisée, elle

s'en remettait « à la volonté [...] des autres », elle était « fragilis[é]e par la moindre question <sup>9</sup> ».

Alors, il aura fallu beaucoup de temps à Gabrielle pour reconstituer l'histoire de Grace, « en tout cas l'histoire nécessaire pour établir le dossier de demande d'asile <sup>10</sup> ».

Grace dira qu'une des choses qui l'ont sauvée, « c'est la langue, apprendre la langue d'ici, commencer à ne plus se sentir en dehors, exclue, étrangère. La langue c'est la voix <sup>11</sup> ! » Si elle avait été chinoise, Grace pourrait peut-être capturer son histoire d'un seul mot : Dao, mot auquel Lacan aura répondu en disant que « la Voie, c'est la Voix <sup>12</sup> », au sens le plus littéral, et le plus vital ; la voix de Grace lui ouvre la voie, c'est une voix de passage.

Mais Grace n'est pas chinoise, elle est un personnage de roman, *Grace l'intrépide*, de Karine Miermont. Alors peut-être que tout ça, c'est pour de faux, mais c'est pourtant vrai.

Grace est sortie du Bois, et c'est pour cela qu'elle y va : elle maraude à son tour, mais elle n'offre plus de chocolat chaud ni de préservatif, elle donne désormais seulement la parole à qui veut bien la prendre. Elle donne lieu à la parole, au sens strict, c'est un don, le don d'un lieu, un lieu qui fait advenir la parole de ces femmes promises au silence et aux histoires de passeurs et de passes.

L'histoire de Grace est incomparable – comme chacune des histoires que nous écoutons lorsqu'une personne vient nous parler. Et ce qui me semble remarquable, c'est justement cela : à chaque fois, une personne vient nous parler, et il ne faudrait pas négliger que, s'il s'agit de parler, certes, plus précisément et d'abord il s'agit de venir parler.

Grace nous dit de la manière la plus crue que l'effet d'une histoire dépend de la situation dans laquelle elle est dite. Elle raconte une histoire, elle fabrique une fiction, on pourrait dire qu'elle fictionne sa vie, et il faudrait alors entendre qu'elle la façonne, car le mot fiction est formé à partir du latin *factio*, qui n'est pas seulement une feinte, mais d'abord une action de façonner. Le Gaffiot nommerait Grace *fictrix* : celle qui façonne.

Fictrix s'écrit avec un x, et on se souvient que Lacan écrit fixation avec un x. On comprend alors que l'histoire de Grace est d'abord fixation – avec un x : une fiction fixée au réel, réel impossible à dire qui fixe l'histoire à réciter <sup>13</sup>. Grace raconte des histoires qu'elle achète, elle les récite aux passeurs, aux assistantes sociales, aux flics, aux psys. Il ne faut pas s'y tromper, si les histoires changent en fonction des nécessités de la situation, ce n'est pas parce qu'elles sont libres, c'est au contraire parce qu'elles reviennent toutes

au même, elles reviennent toutes à la même place, là où Grace n'est pas. Le réel, dit Lacan, c'est quelque chose qui revient toujours à la même place « qu'on n'ait pas été là ou qu'on y ait été <sup>14</sup> ». Les histoires que récite Grace reviennent au même, qu'elle ait été là ou pas. Fixions fixées contre le réel donc, contre l'impossible à dire.

Mais si l'histoire de Grace est une fixation, elle est aussi, et par là même, une fiction : en tant qu'elle est fixée contre le réel, elle est fictive. Et c'est grâce à cela que Grace peut devenir fictrice : celle qui façonne. Au lieu d'acheter et de réciter des histoires toutes faites, elle en vient à les façonner. Et c'est alors que dire ces histoires, ça ne revient plus au même, parce que, en disant ces histoires, Grace construit un espace où il n'est pas indifférent qu'elle soit là, un espace où il est nécessaire qu'elle soit là : là où elle parle. Au Nigeria, Grace a rêvé d'un ailleurs ; depuis, le rêve est devenu réel : impossible à dire ; maintenant, dire son histoire lui façonne un nouvel ailleurs, ici même, au cœur de la cité, son histoire lui donne lieu hors de la cité : là où elle parle.

Toutes les personnes que je reçois en banlieue parisienne, à Montreuil en libéral et à Orly au CAPAO (centre d'accueil psychanalytique pour adultes d'Orly), vivent au cœur de la cité, et chaque fois qu'elles viennent parler, il me semble qu'elles trouvent un lieu au cœur hors de la cité, le lieu d'où elles parlent. C'est au CAPAO que je reçois Grace toutes les semaines. Grace ne vit pas seule, mais elle ne parle jamais à personne. Elle vient et elle revient, et venir ainsi donne lieu à sa parole. Mais ce qu'elle veut d'abord, ce n'est pas la parole, c'est un logement où elle n'ait pas froid, un travail qui ne disloque pas son corps, un homme qui ne la batte pas. Elle veut qu'on l'aide à vivre au cœur de la cité puisque aucun ailleurs n'est plus envisageable. Elle vient parler, et la première chose qu'elle fait, alors, c'est venir : venir parler pour répondre à la surdité de la cité – car la cité est sourde. Elle m'a d'abord raconté l'histoire qu'elle avait déjà tant de fois récitée : à la police, à l'assistante sociale, à son avocate. Et alors il s'est passé un drôle de truc : au cœur même de la cité s'est ouvert un lieu hors de la cité. Elle dit : je n'ai rien à dire, je ne sais pas quoi dire, je ne sais pas comment dire, elle met le bout de ses doigts au bord de ses lèvres, elle sourit, elle parle, je parle beaucoup, dit-elle, surprise, d'abord un peu gênée, et puis elle revient, elle raconte des histoires, et alors, ici, ses histoires échappent « à la juridiction [...] pour s'effectuer comme vérité, c'est-à-dire comme trace du passage de la vérité [...] que la diction vient toucher <sup>15</sup> ».

Grace raconte des histoires et sa diction dit la vérité, une vérité qui n'est pas jugée en fonction de son adéquation avec les faits, elle parle au

cœur de la cité dans un lieu qui n'est pas en adéquation avec la cité. Si Grace vient parler ici, c'est parce qu'elle construit, en parlant, un espace de véridiction, elle fictionne, façonne une fiction dont la plus essentielle vérité est qu'elle n'en est pas exclue et que nul ne pourrait l'en exclure. Grace parle au cœur hors de la cité. Elle creuse au cœur de la cité le lieu d'où elle parle.

Si Grace en venait à lire la pensée chinoise, elle pourrait dire, peut-être, que dans sa vie le Vide est Souffle et le Souffle est Métamorphose. Cette traduction de l'histoire de Grace la fait résonner avec celle de François Cheng, poète chinois membre de l'Académie française. Il décrit lui-même sa dernière rencontre avec Lacan :

« Il me reste à évoquer cette journée (en 1977) consacrée au travail dans sa maison de campagne, journée claire où l'été haut suspendu avait saveur d'éternité. À l'heure du soir, dans la vaste pièce que doraient les rayons du couchant, sur une question posée par lui, je me suis mis, encouragé que j'étais par son silence attentif, à raconter ma vie, mes expériences de la Beauté et de l'Enfer de l'Exil et de la Double langue <sup>16</sup> » ;

« Au moment de l'au-revoir, pressentant peut-être que nous ne nous verrions plus, le D<sup>r</sup> Lacan mit la main sur mon épaule et me dit : "Cher Cheng, [...] vous avez connu [...] plusieurs ruptures dans votre vie [...]. Vous saurez, n'est-ce pas, transformer ces ruptures en Vide-médian agissant <sup>17</sup>" » ;

« Je revois encore son visage soudain éclairé d'un sourire plein de malice et de bonté lorsqu'il m'a dit : "Voyez-vous, notre métier est de démontrer l'impossibilité de vivre, afin que de rendre la vie tant soit peu possible. [...] Vous qui avez la sagesse de comprendre que le Vide est Souffle et que le Souffle est Métamorphose, vous n'aurez de cesse que vous n'ayez donné libre cours au Souffle qui vous reste [...]" Sur ces paroles, nous nous sommes quittés <sup>18</sup>. »

---

\* ↑ Intervention faite à la journée « Clinique dans le champ lacanien au cœur de la cité », organisée par les Formations cliniques du champ lacanien en partenariat avec l'Association des centres d'accueil psychanalytique, le Réseau institution et psychanalyse et le Réseau enfant et psychanalyse, à Paris, le 2 février 2019.

1. ↑ K. Miermont, *Grace l'intrépide*, Paris, Gallimard, 2019.

2. ↑ *Ibid.*, p. 18.

3. ↑ *Ibid.*, p. 37.

4. ↑ *Ibid.*, p. 39.

5. ↑ *Ibid.*, p. 25.

6. ↑ *Ibid.*, p. 28.
7. ↑ *Ibid.*, p. 42.
8. ↑ *Ibid.*, p. 43.
9. ↑ *Ibid.*, p. 102.
10. ↑ *Ibid.*, p. 105.
11. ↑ *Ibid.*, p. 115.
12. ↑ F. Cheng, « Le Docteur Lacan au quotidien », propos recueillis par Judith Miller, *L'Âne*, n° 48, 1991 ([https://www.lacanchine.com/L\\_Cheng-Lacan3.html](https://www.lacanchine.com/L_Cheng-Lacan3.html)).
13. ↑ J. Lacan, « L'étourdit », dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 479. « Recourir au *pastout*, à l'*hommoinsun*, soit aux impasses de la logique, c'est, à montrer l'issue hors des fictions de la Mondanité, faire fixation autre du réel : soit de l'impossible qui le fixe de la structure du langage. C'est aussi bien tracer la voie dont se retrouve en chaque discours le réel dont il s'enroule, et renvoyer les mythes dont il se supplée ordinairement. »
14. ↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 406-407.
15. ↑ J.-C. Bailly, *La Véridiction, Sur Philippe Lacoue-Labarthe*, Paris, Christian Bourgois, 2011, p. 378.
16. ↑ F. Cheng, « Faute de mieux », *L'Âne*, n° 4, 1982, p. 42-43 ([https://www.lacanchine.com/L\\_Cheng-Lacan2.html](https://www.lacanchine.com/L_Cheng-Lacan2.html))
17. ↑ F. Cheng, « Le Docteur Lacan au quotidien », art. cit.
18. ↑ F. Cheng, « Faute de mieux », art. cit.